



Solitude à deux Astrid est sortie de prison deux semaines avant cette photo. Elle a replongé dans la drogue et ne réagit plus quand on lui parle.

Astrid et Peter, un couple d'héroïne

Les grandes villes suisses exposent, dès ce mercredi et en pleine rue, des photographies-chocs de Michael von Graffenried. Une exposition en plein air, exceptionnelle, qui invite le passant à partager l'intimité de deux toxicomanes. Triste et beau comme la vérité.

Texte: Philippe Clot
Photos: Michael von Graffenried

Chaque ville a son coin à camés. Mais vingt-cinq ans après le Platzspitz de Zurich, première scène ouverte de la drogue qui effara la Suisse, les toxicomanes ne scandalisent plus guère que les commerçants du quartier. Ils font presque partie du décor. Ils sont comme passés de mode, ces déglingués aux yeux brillants, ces naufragés hirsutes qui se chamaillent pour leurs histoires de poudre et de fric. On espère que cela n'arrivera pas dans la famille. On préfère ne pas les connaître. Ces témoins d'une modernité malade font déjà

bien assez désordre dans le décor de béton et de bitume.

Mais c'était compter sans Michael von Graffenried, passé maître dans l'art de mettre son regard là où ça fait mal, là où les conventions implorent. L'objectif inlassablement critique et curieux du Bernois de Paris a cadré durant dix-huit mois cette version extrême de la rupture sociale. Après avoir gagné leur confiance en douceur, il a côtoyé au quotidien Peter et Astrid, un couple de toxicomanes bernois. De ce compagnonnage est née une série de trente tableaux, qui raconte cette fuite en avant. Il y a la vie de couple dans le studio subventionné, l'énième passage en prison, le deal

dans la rue, la cure de méthadone, le local d'injection, les seins nus d'Astrid qui fait des passes. C'est une version possible, extrême et tragique, et pourtant belle, de l'absurde condition humaine.

Ce travail, musées et galeries auraient sans doute bien voulu se le réserver entre trois petits fours et deux discours. Mais cette semaine, c'est la rue que les photos panoramiques de von Graffenried envahissent sans crier gare. La rue, lieu de «travail», de glande, de galère des toxicos. A coups de trente fois trois affiches de format mondial sur les murs et dans les lieux publics des grandes villes du pays, ces images infligent aux badauds une intimité qui devrait

éveiller des émotions inédites. Car cette exposition montre autrement cette toxicomanie trop souvent réduite aux débats de spécialistes ou récupérée par le cynisme politique. Plutôt que d'alimenter le gros sac à théories sur les sales drogués ou sur la méchante société, la noblesse ravagée du visage de Peter et la beauté hagarde d'Astrid s'adressent à l'intimité du spectateur. Sera-t-il choqué, ému, dégoûté? Il ne sera en tout cas pas indifférent.

Profitions de la tristesse magnifique de ces tableaux urbains. Elle sera bientôt recouverte par des affiches électorales, des mannequins porte-strings ou de minables graffitis.



Expo de rue

Sur trente lieux d'affichage de Genève et Lausanne, les passants seront confrontés au quotidien d'Astrid et de Peter, naufragés des temps modernes.

Trente photographies panoramiques sérigraphiées en noir au format 270x128 cm, dès mercredi 15 décembre dans les rues de Genève, Lausanne, Lugano, Bâle, Berne et Zurich sur les panneaux de la Société générale d'affichage.
Exposition musées: au Kornhausforum de Berne, du 18 décembre au 16 janvier 2005. Au Musée national du château de Prangins, du 11 février au 28 mars 2005.
Au Musée national suisse à Zurich, sur le Platzspitz, cet été.
Deux livres sortent dans le cadre de l'exposition: «Cocainelove», aux Editions Benteli, et «Risk», édité par le Réseau Contact.



Trafic Peter vend de l'héroïne à Sonja pour financer sa propre consommation.



Déchéance Sur le visage et les bras d'Astrid, les stigmates de la toxicomanie dure.

Une vie entre seringues et barreaux



Séjour à l'ombre Astrid est arrêtée et se retrouve de nouveau à la prison pour femmes de Hindelbank (BE), où elle se refait à chaque fois une santé.



En cavale Recherché par la police, Peter se cache tout en triplant sa consommation.



Case prison Finalement arrêté chez lui, Peter passe par la traditionnelle photo d'identité judiciaire.



En paix Au pénitencier de Witzwil (BE), Peter retrouve le calme.



Au travail Peter s'occupe avec soin des vaches du pénitencier.

Il se retape en prison pendant qu'elle plonge dans la rue



Prostitution Chaque soir, Astrid se prépare à faire des passes.



Hygiène de survie La Bernoise avale en vitesse des pâtes distribuées à la gare par des bénévoles.



Le rituel du shoot Peter aide Astrid à s'injecter sa dose d'héroïne. Un acte obsessionnel, répété plusieurs fois par jour.

«Je donne à voir ce qu'on ne veut pas voir»

Les réserves d'or de la Banque nationale, les coulisses du Palais fédéral, le camp de nudistes, la pierre d'Unspunnen retrouvée... c'était lui, c'était ses photos. Michael von Graffenried aime faire des coups. Cette exposition urbaine ne déroge pas à la règle.

Il est grand, mais il voit large. Et ce qu'il voit, il le montre en grand. «Je prête mon œil au public. Je donne à voir ce qu'on ne veut pas voir», répète cet homme qui approche gentiment de la cinquantaine.

Le Parisien d'adoption – il vit depuis plus de dix ans dans la grande capitale avec sa femme Esther, qui tient une galerie de

photos, et leurs deux filles – s'est fait une place dans la photographie en pénétrant au cœur de ses sujets, quitte à prendre beaucoup de temps, à multiplier les immersions, à gagner patiemment la confiance de ses sujets grâce à un savant mélange d'entrain et d'autorité naturelle. Il fut un des rares photographes à s'aventurer dans une Algérie au plus fort de la crise islamiste. «J'avais pressenti le 11 septembre», dit-il avec cette franchise qui ne s'embarrasse pas de fausse modestie. Car, contrairement à la plupart des photographes qui entretiennent un rapport pudique avec leur propres images, ce dégingandé souligné lui-même la qualité de



Michael von Graffenried habite Paris avec sa famille. Il est revenu en Suisse durant une année et demie pour réaliser son reportage sur la consommation de drogues.

ses performances. C'est cet enthousiasme qui l'encourage à ne jamais lâcher son os, qui lui permet de s'ouvrir les portes les mieux blindées et d'obtenir les financements les plus improbables.

Satiriste quand il immortalisait des conseillers nationaux se curant le nez au Palais fédéral, neutre quand il saisissait à la volée des scènes de rue dans une Algérie plombée par la terreur, il se fait plutôt tendre cette fois, face à la galère de la toxicomanie incarnée par Peter et Astrid.

Mais cette tendresse est sans concession: les scènes de shoot, le regard délavé des protagonistes, la crasse qui se colle à leur

quotidien... tout est là, en format panoramique (24x65 mm), capturé par son Hasselblad XPan. Et imprimées chacune sur trois affiches de format mondial, ces scènes sont souvent à l'échelle de la réalité. Il en découle un irrépressible sentiment d'immersion dans cette très intime marginalité. Dans ces photos tout en horizontalité, les cieux sont vides. C'est bien de l'être humain dans son environnement qu'il s'agit. Le format panoramique, que Michael von Graffenried a adopté depuis ses reportages en Algérie, s'adapte à merveille à la démarche du photojournalisme. L'information est répartie à gauche, à droite et au centre. Il

faut la lire en plusieurs fois avant d'en faire une synthèse. Il faut participer à ces images.

Et il y a une sacrée rigueur chez ce Bernois pourtant volontiers fanfaron: «Je respecte toujours les gens que je photographie», répète-t-il comme pour prévenir toute accusation de voyeurisme. «Face à certaines scènes, je me suis souvent demandé si je risquais de faire du mal à Astrid et à Peter. Quelles seront pour eux les conséquences de l'inévitable célébrité que leur vaudra cette exposition dans l'espace public?»

Dans le second volet de son travail sur la consommation de drogues en Suisse, un volet axé

cette fois sur les drogues douces et les drogues de synthèse comme l'ecstasy, il a d'ailleurs renoncé à photographier certains consommateurs qui lui avaient pourtant donné leur accord. «Il y avait notamment une jeune infirmière toute fière de fumer un joint dans le train l'amenant à son travail. J'ai eu peur à sa place vis-à-vis de son employeur.»

Von Graffenried ne donne jamais dans le sensationnalisme, il va vers le sensationnel pour en témoigner. «Bien sûr, c'est ma propre sensibilité qui est en œuvre, mais je n'arrange pas la réalité. Mon truc, c'est toujours la glasnost, la transparence.»

Ph. Ct